

Claire Lombardo

Comme au premier jour

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laetitia Devaux

Rivages

1

Comme la plupart du temps dans la vie, ça lui tombe dessus par hasard, et parce qu'elle a changé ses habitudes. Et comme souvent, ça arrive à la suite d'une décision pourtant logique, une petite sortie de route qui, a posteriori, apparaîtra comme une trop grande coïncidence : un coup de volant, et c'est parti, l'univers s'engouffre avec jubilation sur cette voie peu fréquentée tel un fou agitant les bras pour faire fuir les clients d'un supermarché. Ce qui est précisément l'endroit où elle se trouve : un supermarché de luxe dans une autre banlieue que la sienne pour quelques courses de dernière minute en vue du dîner d'anniversaire de son mari, qui a soixante ans aujourd'hui.

C'est à peine un écart, un acte banal : se rendre dans un autre magasin parce qu'il lui faut de la chair de crabe.

Après coup, Julia se rappellerait avoir pensé – en quittant le premier supermarché les mains vides – que ce changement infime dans sa routine pourrait conduire à un désastre, à un événement inattendu. C'est comme ça que Mark – scientifique, terriblement anxieux – voyait la vie : une succession de choix aux répercussions mathématiques complexes. Il avait fallu plusieurs années de vie commune pour que Julia adopte sa manière de penser. Avant, pour elle, prendre une

décision se limitait à fermer la porte à une autre. Il n'y avait pas de grand ordre de l'univers, et rien ne comptait à ce point ; cette différence de caractère essentielle expliquait peut-être pourquoi Mark avait suivi un cursus d'ingénieur alors que Julia n'était même pas allée récupérer son diplôme de lettres à l'université du Kansas.

Mais après presque trente ans de mariage, Julia avait bien pensé – un instant – qu'un changement aussi *radical* dans ses habitudes risquait d'avoir de graves conséquences. Sur le moment, elle s'était représenté une scène de cinéma dramatique qui n'aurait jamais eu lieu si elle avait renoncé à la chair de crabe au lieu de faire un quart d'heure de voiture vers l'ouest. Elle s'attendait à percuter un train de marchandises ou à sauter sur une mine, pas à trouver une octogonaire en contemplation devant une pyramide de kumquats.

Julia met quelques instants à la reconnaître. En réalité, elle ne lui prête aucune attention et poursuit son chemin. Elle remonte l'allée des produits bio jusqu'au rayon poisson en envisageant un petit détour du côté des vêtements, au cas où il y aurait quelques articles intéressants : les supermarchés des banlieues plus éloignées semblent toujours mieux fournis. Elle envisage même un instant de faire le tour du magasin avec l'espoir de dénicher une bonne affaire que les pillardes de son quartier n'auront pas vandalisée. Et tout à coup ça la frappe. Le visage de cette femme atteint enfin son cerveau. Sous couvert, toutefois, d'un déguisement efficace : l'âge, cette cape d'invisibilité.

Julia n'est pas particulièrement hantée par son passé. Il n'y a guère qu'une poignée de personnes qu'elle souhaite ne plus jamais croiser, et Helen Russo en fait partie. Alors pourquoi, une fois au bout du rayon textile, à l'écart du flux des clients, se surprend-elle à regarder par-dessus son épaule ? Dix-huit ans qu'elles ne se sont pas vues. D'autant

plus surprenant qu'avant, elles se fréquentaient au moins une fois par semaine, et que le monde de Julia est si restreint que le simple fait de changer de supermarché a des airs de décision majeure.

Elle ignore pourquoi elle est revenue sur ses pas. Helen est passée des kumquats aux fruits secs, et elle est en train de peser un sachet de pignons de pin. Lesquels, d'après la pancarte, coûtent soixante dollars le kilo. Julia se rappelle alors ces petites excentricités qui ne cessaient de la surprendre lors des après-midi passés chez les Russo : les couverts qui pesaient une tonne, les tableaux qui ressemblaient de façon troublante à des toiles de grands maîtres, la bouteille de vin sur laquelle elle se renseignait ensuite pour découvrir qu'elle coûtait cinquante-huit dollars.

Julia est ici en quête d'un ingrédient indispensable à l'une des recettes préférées de son mari. Rien que de penser à Mark, elle a la tête qui tourne. Se sentant tout à coup stupide avec son caddie vide, elle y balance un chou rouge bien rond. Par certains aspects – mais comment pourrait-il en être autrement ? – Helen est bien plus vieille que dans son souvenir. D'un autre côté, avec sa queue-de-cheval fougueuse et son collier de grosses perles bleues, elle n'a pas vraiment changé. Julia fait un pas, puis un autre. En général, elle est la reine de la discrétion : ses virées au supermarché relèvent d'une mission sous couverture, avec tous ces regards à ne pas croiser. Ça ne colle pas du tout avec ce fantôme de sociabilité qui vient de s'emparer d'elle et l'incite à s'avancer suffisamment pour remarquer les lunettes à verres grossissants bas de gamme perchées sur la tête de cette dame.

« Helen ? »

Quand elle se retourne, Helen a un regard étrangement absent. Elle inspecte Julia de la tête aux pieds. Tout à coup

consciente de sa tenue, Julia se passe une main dans les cheveux. Un instant, elle a peur d'être perçue comme une pauvre fille. Elle porte ce qu'Alma appelle son « pantalon de clown » avec une vieille chemise qui appartient à Mark. Elle aime penser que cette association lui procure, allez savoir comment, une distinction naturelle, alors que c'est tout l'inverse. Dans ce genre de banlieue, on ne sait pas toujours si la femme en tenue excentrique qui se promène avec un chou bio dans les bras est une clocharde ou si, au contraire, elle cultive son négligé chic. Julia pense à combien elle a changé depuis la dernière fois où elles se sont vues, et la somme de ces changements la frappe avec force ; en réalité, elle n'a fait que changer. Elle sent son pouls battre dans ses oreilles. Il est tout à fait possible qu'Helen ne l'ait pas reconnue – l'angoisse familière de moins compter pour une personne que cette personne ne compte pour vous, mais Helen s'exclame : « Ça alors ! »

Les battements de cœur de Julia passent en arrière-plan, couverts par l'activité soutenue dans le magasin – une femme qui se dispute avec le boucher, un homme qui parle dans une oreillette invisible, un enfant en doudoune sans manches qui entonne à tue-tête une chanson sur un bébé requin. La voix d'Helen n'a pas changé. Tout à coup, non sans un certain plaisir, Julia repense aux après-midi dans le jardin des Russo. Helen – déjà plus vieille que Julia ne l'est aujourd'hui – qui débite des lieux communs sur la parentalité, lâche quelques bons mots tranchants, fait des aveux candides, le tout avec la confiance et la facilité de quelqu'un qui sait profiter de la vie, ce qui, à l'époque, relevait pour Julia de la science-fiction.

« Je... pensais bien que c'était toi, lâche bêtement Julia.

– Ne me dis pas que je n'ai pas pris une ride ou je te massacre », rétorque Helen.

Julia a un rire inquiet.

« Non, tu as l'air...

– Parce que, je ne vais pas te mentir, tu as pris un coup de vieux, alors moi, ça doit être mille fois pire. »

Des paroles plus surprenantes qu'insultantes – car, de fait, Julia a vieilli –, mais elle rougit quand même.

« Mille fois, ça me semble exagéré. »

Helen rit à son tour.

« Tu m'as quand même reconnue. C'est déjà ça.

– Tu es superbe, dit Julia d'un ton presque intimidé.

– Je me souviens que tu mentais mal, répond Helen. Même ton caddie n'est pas convaincant. »

Toutes deux regardent le chou.

« Je viens de commencer mes courses, souffle Julia.

– Comment tu vas ? demande Helen. Dans les grandes lignes.

– Oh, je... »

Julia ne sait pas par quoi commencer. Elle se rappelle avoir vu Helen pour la dernière fois quelque temps avant la naissance d'Alma. Mais comment annoncer à une personne qu'on a perdue de vue depuis si longtemps : *C'est une fille ! Et elle a dix-sept ans !* Elle aurait tant à dire sur les deux dernières décennies. Tant de choses ont germé de cette seule année, toxiques ou non, minuscules pousses vertes jaillies sur cette terre brûlée. Un nouveau boulot, un deuxième bébé, un investissement encore plus grand dans son mariage, et la vie qui en avait résulté : des nouveaux amis, les enfants qui grandissent, l'arrivée de Suzanne, une petite chienne noire croisée terrier, la succession des lessives et des élections présidentielles : la marche forcée du temps. Ses journées étaient comme des billes de billard de couleurs vives toujours en mouvement – elles roulaient, se percutaient, changeaient sans cesse de sens, exigeaient son intervention.

L'ensemble lui semble tout à coup sans intérêt. Cela fait dix-huit ans qu'elle n'a pas revu Helen : comment résumer tout ça ?

« ... Oh, toujours un peu pareil, répond-elle. Les enfants, le boulot. »

La Julia d'autrefois aurait été éberluée de voir ce qu'elle est devenue, avec ses cafés réguliers entre mères, sa carte Platinum et son apaisement relatif.

« *Les enfants, relève Helen. Au pluriel ?* »

Dans son souvenir, fréquenter Helen, ça revenait toujours à ça : voir la vie sous un autre angle, dénicher les coins poussiéreux qui nécessitaient un coup de chiffon, ou ceux étincelants qu'on avait jusque-là ignorés : deux enfants ! Quel bonheur ! Helen hausse les sourcils de façon théâtrale, son visage s'illumine, comme si un souvenir venait de la frapper.

« C'est vrai. La dernière fois qu'on s'est vues, c'était déjà en route, non ? »

Julia avait eu le temps de se demander si Helen avait oublié. Elle revoit ce terrible après-midi à la bibliothèque en compagnie d'une personne qu'elle pensait ne plus jamais revoir.

« En effet, répond Julia. Une fille.

– Mon Dieu, c'est logique, quand on ne s'est pas vu depuis des lustres. Et comment va ton fils ? Il doit avoir... il avait... il était si petit.

– Il a grandi, répondit Julia. Il a vingt-quatre ans maintenant. »

Ben qui s'installait à leurs pieds sous la table pour jouer avec les trains de collection que Pete, le mari d'Helen, lui avait remontés du sous-sol. Elle s'éclaircit la gorge.

« Et toi, comment vas-tu ? Comment va Pete ?

– Mes réponses dans le désordre : il est mort, annonce Helen sans ciller. Et moi, j'ai un pied dans la tombe.

– Oh mon Dieu. »

Julia revoit Pete Russo la saluer depuis le toit ou laisser Ben faire du tam-tam sur ses pots de peinture, et la tristesse est immédiate.

« Helen, je...

– Ça fait une éternité qu'on ne s'est pas vues, l'interrompt Helen. C'est inévitable, les gens meurent.

– Je suis désolée.

– Moi aussi, ajoute Helen, et un instant, une partie de sa gaieté disparaît pour laisser place à une sorte d'abandon.

– Tu tiens le coup ?

– Ça va. C'est vieux, maintenant. Ça fera... déjà cinq ans en août.

– Je ne... »

Helen sourit.

« Julia, tout va bien. Parlons d'autre chose. Comment va le tien ?

– Le mien... ?

– Ton mari ?

– Ah. »

Mark est la raison pour laquelle Julia a cette improbable conversation au supermarché alors qu'elle devrait déjà être de retour chez elle, plongée dans les effluves réconfortants de la préparation d'un dîner de fête – là où l'univers s'attend sûrement à la trouver. Comment parler de Mark, dont elle a failli briser la vie en rencontrant Helen Russo, un Mark qui, Dieu merci, n'est pas mort au cours des dix-huit dernières années ?

« Il va... bien. D'ailleurs... c'est son anniversaire aujourd'hui. C'est pour ça que je suis... là. »

Elle désigne son caddie d'un geste absurde.

« Bien sûr, dit Helen après un instant. Le célèbre chou d'anniversaire. »

Julia rit avec un temps de retard.

Helen la scrute de nouveau, avec une expression inédite, tout aussi impénétrable.

« Eh bien, je vais te laisser. C'était agréable de te revoir. Tu as l'air heureuse.

– Vraiment ? »

Non que Julia ait eu l'intention de poser la question. Helen sourit.

« Oui, vraiment. »

Ce serait le moment de lui dire qu'elle aussi, elle a l'air heureuse ; le moment d'exprimer l'intention de se revoir pour « rattraper le temps perdu ».

« Bonne continuation », dit stupidement Julia en désignant le caddie d'Helen, aussi comiquement vide : quatre citrons verts et le petit sachet de pignons de pin.

« Eh bien, répond Helen en posant la main sur le bras de Julia, soulagée que ses manches longues dissimulent sa chair de poule. Toi aussi. »

Elle ne sait plus comment elle termine ses courses, file à la caisse express et pose ses achats sur le tapis roulant.

« Vous avez pensé à apporter vos sacs réutilisables ? demande le caissier d'une voix accusatrice.

– J'y ai pensé, mais je ne suis pas allée plus loin », répond-elle.

Ce qui ne fait pas rire le caissier.

Une fois dans sa voiture, elle a l'impression de souffler. La chair de crabe et le chou – elle s'était senti une obligation envers ce dernier et n'avait pas eu le courage de le reposer sur sa pyramide – ont l'air satisfaits à côté d'elle. Les moments décisifs de sa relation avec Helen s'étaient

déroulés sur plusieurs mois, mais le cerveau de Julia compresse subitement ses souvenirs pour les faire défiler en moins d'une minute : de ses larmes dans sa voiture aux nonchalantes gorgées de vin sur la terrasse d'Helen jusqu'à leur dernière entrevue à la bibliothèque. Prise de vertiges, Julia actionne le toit ouvrant et inspire une grande bouffée d'air.

En roulant vers le supermarché, elle avait sagement écouté la radio publique, non sans un certain ennui. Quand elle quitte le parking, elle met la playlist de sa fille. Le rock est redevenu à la mode, Julia connaît presque un morceau sur deux. Bowie et les Stones au milieu de groupes aux noms comme des titres de livres : *Nos sourires sur la ligne neuf*, *Gérer son grand-père raciste*, *Petit virage à droite vers la décharge écolo*. Elle se trompe sans cesse dans leurs noms, ce qui agace terriblement sa fille. Elle admet ne pas comprendre grand-chose à la musique qu'Alma adore, mais elle a appris à l'apprécier – avec application, prête à tout pour gagner l'amour de sa fille –, et monte le volume en baissant la vitre pour avoir davantage d'air.

Avant, elle se considérait comme une fan de rock et se trouvait *cool*. Chaque week-end ou presque, elle entraînait Mark à des concerts. Elle était capable de réciter la discographie de Pavement par ordre de sortie d'albums ou selon ses préférences, au choix. Par osmose, elle avait inculqué ça à Ben : elle mettait des CD très fort dans la voiture quand elle le conduisait à la maternelle ou lors de leurs folles virées quotidiennes. Ce qui, bien sûr, la ramène à Helen et au contact fantomatique de sa main sur son bras, au fait incroyable qu'elle soit allée au-devant de cette femme, mais aussi à l'Helen de leur rencontre dans la serre des cactus au Jardin botanique. L'Helen qui avait su percevoir le désespoir de cette jeune mère aux yeux cernés complètement

paumée dans son T-shirt Jesus and Mary Chain et l'avait sortie de son marasme.

Aux premiers accords de *Smells Like Teen Spirit*, Julia monte encore le volume – trop : au feu rouge, le type dans la voiture voisine la dévisage. Mais elle le monte encore en s'engageant sur la voie rapide – une bonne excuse pour accélérer.

Mark n'est pas là à son arrivée, et tant mieux, parce qu'à l'instant où elle atteint la cuisine, Julia est prise de tremblements. Sa vision se brouille. Elle a à peine le temps de s'asseoir sur un tabouret de bar. Elle sent les pattes de Suzanne contre ses tibias : outrée que Julia ne lui fasse pas sa fête habituelle, la chienne tente d'attirer son attention. Suzanne accueille chaque apparition de Julia comme si elle avait remporté le gros lot : le regard fou et le corps tremblant d'excitation. Suzanne aime Julia plus que n'importe qui, plus que Julia n'a jamais aimé quiconque, même ses enfants. Un tel amour, c'est flatteur, mais aussi parfois troublant.

« Tout va bien, petite demoiselle, dit-elle à la chienne. Je suis juste un peu patraque.

– Ça s'est pas du tout passé comme ça, mais bon, répond Alma à quelqu'un derrière elle en entrant dans la cuisine, puis elle lance : Maman ? »

Julia relève la tête. Sa vision s'est éclaircie. Sa fille, une Amazonienne aux cheveux noirs en bataille et au regard vert pénétrant, à la fois resplendissante et terrifiante. Elle tient un saladier vide contre sa poitrine et une canette de soda écrasée dans chaque main.

« Bonjour Ollie. »

La chienne gémit, et Julia la prend dans ses bras.

« Ne pleure pas, dit-elle dans le pelage de Suzanne.

– Tu ne dois pas chercher à la rassurer, lui lance Alma avant de froncer les sourcils et de demander : « Ça va ? »

Cette manifestation d'intérêt de la part de sa fille est si rare qu'un instant, Julia aimerait avoir un problème concret pour lui demander de l'aide, lui extraire une écharde du pied ou lui remettre son épaule déboîtée – une situation qui exigerait un contact physique prolongé avec cette personne à qui elle a donné la vie, pour autant qu'Alma s'y prête, chose exceptionnelle de la part de sa lionne narcissique de fille.

Julia n'a aucun moyen de se sortir habilement de la situation. Évoquer un problème de santé inquiéterait sa fille (qui n'apprécie guère ses parents vivants, mais ne souhaite pas *vraiment* leur mort). Quant à dire la vérité – qu'elle a dû s'armer de courage à l'idée de retrouver son mari après avoir croisé la personne qui avait failli briser leur mariage –, c'est évidemment hors de question.

« Ça va », répond-elle. Suzanne s'agite puis saute des genoux de Julia : la chienne, comme un chat, comme sa fille, a ses limites. Elle exige une attention constante, mais dans des conditions très précises. « Ça va, ça va. »

Elle se redresse, quitte le tabouret et s'active ; il y a toujours de quoi faire à la cuisine, surtout quand Alma invite des amis : des éclaboussures à nettoyer, de la vaisselle à ranger ou des détritrus – deux trognons de pommes, la croûte pourpre d'un onéreux fromage de chèvre affiné au vin – qui ne prendront pas tout seuls le chemin de la poubelle.

Heureusement, Alma accepte sa réponse et, mue par la confiance exacerbée de l'adolescence, reprend sa place, à savoir le centre exclusif de l'attention.

« Le secrétariat du dentiste a appelé pour changer mon rendez-vous, annonce Alma. Le docteur Gallagher a un deuil dans sa famille.

– Ah, c’est...

– Tant mieux, parce que j’avais prévu de bosser à la bibliothèque avec mon groupe d’approfondissement d’histoire européenne la semaine prochaine. Je veux dire, tant mieux que mon rendez-vous soit annulé, pas que quelqu’un soit mort. D’ailleurs, je peux prendre ta voiture, pour que tu n’aies pas à venir me chercher super tard tous les soirs ? »

Après avoir passé son enfance dans les pattes de sa mère, Alma était devenue une ado de dix-sept ans plutôt autonome et totalement impénétrable – mauvaise et magnifique, incroyablement douée en maths. Elle échangeait avec ses amis des blagues incompréhensibles sur des sujets aussi mystérieux que Gary Shandling ou les toasts à l’avocat, dessinait des cerises microscopiques sur ses ongles et se lançait dans des grands projets de pâtisserie, remplissant le frigo de bagels de forme oblongue et de gâteaux à six épaisseurs.

« Je te pose la question maintenant, parce que la dernière fois, tu m’as dit que je ne t’avais pas prévenue suffisamment à l’avance. »

Au bout de presque deux ans de mutisme boudeur, Alma a récemment repris parole avec ses parents, et depuis, elle est intarissable. Au dîner, elle raconte d’une traite des histoires incompréhensibles ou fait de longs résumés des épisodes clés d’une série qu’ils n’ont jamais regardée ; se lance dans des argumentations élaborées et convaincantes sur ce qu’elle aimerait obtenir – quelque objet ou autorisation. Parler avec elle exige de savoir piloter, changer de vitesse, reculer, suivre des raisonnements tortueux et naviguer dans une autre dimension sans jamais pouvoir faire le plein. D’ici un mois, elle sera très certainement acceptée dans plusieurs des dix-sept universités prestigieuses et terriblement chères auxquelles elle a postulé. Julia, qui souhaite que les derniers moments où Alma est encore à la maison se passent sans

heurt, se comporte comme à l'heure de la sieste quand elle était petite – en marchant sur des œufs. La dynamique du pouvoir dans leur foyer s'apparente à une très longue prise d'otage.

« On verra, dit-elle en ajoutant, avant qu'Alma ne proteste : Tu as invité des amis ? »

Elle entend au moins deux voix dans le salon, et elle est quasiment sûre que l'une d'elles est celle de Margo Singh.

« Ouais. »

Alma jette les canettes dans la poubelle recyclable. Elle n'a jamais été claire au sujet de Margo, notamment sur leur lien. Quand Julia a tenté d'en savoir plus à propos de leur relation, ses tentatives se sont soldées par un échec et la suggestion muette qu'elle avait une vision bien trop rigide du couple.

« Ce n'est pas ma petite copine, a dernièrement dit Alma. Mais ce n'est pas non plus *pas* ma petite copine. Plus personne ne parle comme ça aujourd'hui, maman. »

Julia s'était retenue de demander *de quoi personne ne parle plus comment ?* La « vie privée » d'Alma, avec dans un ordre de priorité variable les « bulletins scolaires d'Alma », les « opinions politiques en formation d'Alma » et les « micro-désirs existentiels d'Alma », est un sujet très en vogue ces derniers temps. Et Julia apprécie Margo ; elle aimerait juste qu'elle fasse un peu plus de bruit quand elle marche – elle a tendance à surgir comme un croque-mort. Mais Margo a l'air d'avoir la tête sur les épaules et de faire beaucoup de bien à Alma.

« Où est ton père ? Et ton frère, il est arrivé ? »

Alma émet un petit son qui signifie « j'en ai aucune idée », pose le saladier dans l'évier et, sentant probablement le regard de Julia, tend la main vers l'éponge.

« Qu'est-ce que tu prépares pour ce soir ? »

– Différentes choses, répond Julia d'un air absent en ouvrant un placard après l'autre pour sortir divers ingrédients qu'elle dépose sur l'îlot central. Des mini-quiches. Une salade de concombre. Des croquettes de crabe. »

Elle rassemble ses ustensiles, le céleri, la chapelure ; en réalité, avant l'interruption de l'après-midi, elle était contente de s'atteler à de tels préparatifs. Elle cherchait à impressionner son monde sans que ça l'empêche de faire dix-neuf choses en même temps, sachant ne pas devoir compter sur un coup de main de ses enfants.

Offusquée, Alma se retourne vers elle.

« T'es sérieuse, là ? »

Elle a l'air terriblement blessée, et Julia regarde partout en quête d'un nouveau traumatisme qui vient d'accabler sa fille. En vain. Le saladier goutte sur le sol entre les mains d'Alma.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle d'un air inquiet.

– Je t'ai déjà dit, je ne mange plus de crustacés, répond Alma. Ça fait plusieurs semaines ! »

Julia réfléchit. Elle a envie – un sentiment affreux mais fréquent quand elle discute avec sa fille – de fuir la conversation. Et elle se sent incroyablement fatiguée, terrassée par la gravité ; pour elle, la plus grande partie de la maternité s'est résumée à la découverte abjecte qu'elle doit non seulement faire ce qu'on attend d'elle, mais aussi, toujours, *un peu plus*.

« T'as oublié ou quoi ?

– *Oublié* est un peu exagéré », répond Julia en récupérant une botte de coriandre dans le frigo.

En réalité, elle s'en souvient très bien ; elle avait simplement espéré que la discussion à laquelle Alma vient de faire allusion, au cours de laquelle sa fille avait abordé la question de sa « conversion progressive au véganisme », serait, comme

la plupart des obsessions d'adolescents, rapidement balayée et remplacée par quelque chose de terriblement plus important.

Elle respire profondément et à plusieurs reprises par le nez jusqu'à sentir l'air au fond de sa gorge. Avant la naissance de Ben, elle avait suivi, sans grand enthousiasme, des cours de yoga prénatal. À l'époque, elle ignorait que ces exercices de respiration ne l'aideraient guère à accoucher mais plutôt, une vingtaine d'années plus tard, à éviter de faire commettre un acte violent envers son adolescente de fille.

« Pourquoi tu respires comme ça ?

– J'ai besoin... d'oxygène, répond-elle. Pour alimenter mon cerveau.

– Tu m'as dit que tu allais réfléchir au fait que notre famille cesse de consommer des produits d'origine animale, reprend Alma d'un ton hautain qui donne envie à Julia de la balancer au fond d'un puits.

– Ma chérie, tu n'es pas obligée d'en manger si tu n'en as pas envie. Il y aura d'autres choses.

– Tu plaisantes ? » lance Alma en désignant les mains de Julia qui tiennent son ami le chou, comme elles tiendraient un ballon de volley ou une tête tranchée. Elle a envie de rire et en même temps, elle sent les larmes lui monter aux yeux.

« Pourquoi tu fais cette tête ? » demande Alma.

Mark surgit à cet instant, diversion bienvenue. Il rentre trempé de sueur dans son short en lycra avec, à la ceinture, cette bouteille d'eau en plastique souple que Julia a récemment comparée à une poche de colostomie. Lui aussi se penche pour caresser Suzanne et lui faire la fête comme s'il ne l'avait pas vue depuis dix ans. À l'arrivée de la chienne, toute la famille s'était réorganisée autour d'elle, même s'ils

sont tous d'accord pour dire que c'est Julia qui a le plus modifié ses habitudes.

« C'est quoi, ce bracelet ? demande Alma. T'es encore plus chelou que d'habitude. »

Mark exhibe son poignet autour duquel est serrée une bande en plastique mauve – le prototype d'un podomètre qu'ils testent au bureau et dont Julia a entendu parler pendant des mois, au point d'en avoir la nausée.

« Ceux du commerce sont connus pour être imprécis.

– Peut-être, répond Alma. Mais au moins, ils ne ressemblent pas à ça.

– Eh bien, j'ai un public difficile ici », dit Mark en plaçant un bras autour de sa fille.

Elle proteste mais le laisse faire, allant jusqu'à poser la tête contre le torse en sueur de son père. Cela fait des siècles que Julia n'a pas eu droit à une telle proximité. Alma crée un champ de force autour d'elle qui repousse sa mère, mais pas son père, de toute évidence son parent préféré.

Mark vient embrasser Julia, et Alma leur lance un regard dégoûté. Dans leur famille, les horloges sont toujours un peu décalées, les gestes d'affection souvent inadéquats et les vexations démesurées. Mais ça vaut toujours mieux, pense Julia – c'est *forcément* mieux, non ? – qu'une absence totale de tout ça.

« Tu le prépares pour ce soir ? » demande Mark en caressant le chou comme une boule de cristal.

Alma pousse un lourd soupir avant de quitter la cuisine. Ils écoutent le battement sourd de ses pieds en chaussettes qui repartent vers le salon.

« J'improvise, dit-elle. Pour ton anniversaire. »

Mark pose ses mains sur ses épaules.

« Qu'est-ce que tu cuisines d'autre ?

– Des produits d'origine animale.

– Je peux t’aider ? »

Elle déclare d’un ton jovial en se plaçant face à lui : « Pas question. C’est mon cadeau d’anniversaire.

– Tout ça ! »

Il désigne les courses et le peloton de bouteilles de malbec alignées près de l’évier. Julia se demande si quelqu’un l’a vue en pantalon de clown s’avancer effrontément vers Helen Russo au supermarché. Mark lui pétrit doucement la nuque. Il doit exister un sixième sens marital qui incite l’un des deux acteurs – la partie lésée à son insu – à se comporter soudain avec un surplus d’intégrité, ce qui a pour effet d’accroître la culpabilité de la partie fautive. Julia se sent nerveuse.

« Va prendre ta douche, dit-elle en le chassant à coups de torchon. Rends-toi présentable. »

Elle le regarde quitter la cuisine et se passe une main dans les cheveux avec l’espoir de récupérer l’énergie dont elle disposait une heure plus tôt, son énergie d’avant Helen, quand elle était encore toute à la mission qu’elle s’était fixée. Elle va découper le chou en julienne pour faire une salade. Parfois, elle se surprend à avoir des pensées du genre : *ne pas oublier de payer le jardinier ; les croquettes pour chien arrivent mercredi*, et elle n’en revient pas d’avoir atteint un tel niveau de banalité.

« La vie est un combat », déclare-t-elle parfois pour faire rire Mark tout en regardant leur voisin, un connard de trader, en train de hurler sur son entrepreneur, ou bien un écureuil tête en bas qui vole les graines dans la mangeoire à oiseaux. Elle-même aime se vautrer dans certaines manies un peu minables.

Découpe le chou en julienne, bordel de merde. Elle n’en revient toujours pas que sa vie ait pris une tournure si agréable.